

CAPRICE REVUE

PARAISSANT LE SAMEDI

Administrateur : Léon PLAIDE.

TOUT ce qui concerne le journal doit être adressé
rue des Vingt-Deux, 16, à Liège.

Directeur : Maurice SIVILLE

ABONNEMENT : Un an, fr. 6-00 ; étranger, fr. 8-00.

ANNONCES-RÉCLAMES
ON TRAITE A FORFAIT.



E. TINEL

SOMMAIRE

Edgard Tinel,	E. D.
Croquis d'octobre,	Hub. Krains.
Voix au lointain,	G. Art.
La voix d'Ikarhnou,	Melek.
A la Monnaie,	Loïs de Giral.
Chronique des théâtres,	Moriski, P.

Edgar Tinel.

Edgar Tinel, auteur de l'oratorio *Franciscus* dont l'immense succès a eu un retentissement si grand dans le monde musical, est né à Sinay, en Flandre, le 27 mars 1854.

Il dut sa première éducation musicale

à son père, instituteur et organiste, un homme intelligent, courageux, bon musicien, poète à ses heures, qui eut pour ses nombreux enfants un dévouement sans bornes.

Dès l'âge de huit ans Tinel se produisit en public comme pianiste et fut chaleureusement applaudi pour la sûreté de son interprétation servie par un mécanisme déjà remarquable.

Ses succès engagèrent son père à l'envoyer au Conservatoire de Bruxelles ou Fétis, alors directeur, après l'avoir entendu jouer dit, non sans une certaine exaltation à feu M. Adolphe Siret qui lui avait présenté l'enfant : « L'année prochaine nous parlerons de lui. »

L'année suivante, ne voyant dans Tinel que le pianiste, et non le compositeur, qui n'y était pas encore, Fétis dit au même M. Siret : « Cet enfant est âgé aujourd'hui de dix ans ; s'il ne survient rien de fâcheux, si les choses suivent leur cours régulier, si le monde ne l'absorbe point, si l'amour-propre et la vanité ne tuent pas ce qui s'agite là-dedans, Edgard Tinel deviendra le plus grand pianiste de l'Europe. » (1)

Il n'a tenu qu'à Edgard Tinel de réaliser la magnifique prophétie de son vieux maître. Sous la haute et savante direction de Brassin, J. Dupont, Mailly, Kufferath et Gevaert il fit des progrès

(1) *Journal des Beaux-Arts*, 31 juillet 1877.

rapides et obtint les unes après les autres les plus hautes distinctions au piano, à l'orgue, à l'harmonie et au contrepoint. Qui ne se rappelle la réputation brillante qu'il s'était acquise comme pianiste ? Mais comment, tourmenté qu'il était par la fièvre créatrice, aurait-il pu s'astreindre à consacrer un temps considérable à l'entretien de la technique et à l'étude incessante d'œuvres nouvelles ?

Dès l'année 1873 parurent ses premières compositions, publiées aux frais du gouvernement. Ces œuvres, pleines d'un charme pénétrant et d'une touchante mélancolie, reflétaient une nature poétique, un esprit élevé et ennemi de toute banalité ; aussi eurent-elles tout le succès qu'on leur avait prédit.

Ce fut en 1877 qu'il fut nommé, à l'unanimité du Jury, vainqueur dans le concours de composition pour le grand prix de Rome. Il n'avait alors que 23 ans et déjà on le proclamait maître dans l'art d'écrire.

Le nombre de ses compositions dépasse aujourd'hui la centaine ; il comprend plusieurs cycles de mélodies qui toutes se distinguent par leur délicatesse, leur originalité et leur richesse d'invention. Un d'entre eux, les *Chants du tombeau*, est un véritable chef-d'œuvre.

Il a écrit encore des mélodies diverses, des sonates et morceaux pour piano à 2 et à 4 mains, des œuvres pour orgue, des chœurs à 4 voix d'hommes de chants religieux, dont un *Te Deum* d'une élévation de style incomparable ; des tableaux symphoniques pour la tragédie *Polyeucte* de P. Corneille ; trois grandes cantates, de la musique de chambre, etc., etc., toutes œuvres marquées au coin du talent le plus pur et qui ont été exécutées avec le plus grand succès.

Que dire de sa dernière production ; l'oratorio *Franciscus*, que le pays entier a voulu entendre et a applaudi avec tant d'enthousiasme !

Dans cette œuvre d'une si haute inspiration, d'un contour si ferme et d'un mouvement si puissant, on marche de surprise en surprise, d'admiration en admiration.

C'est l'austère clarté du savant, la suave mélancolie du poète, la noblesse d'une âme grande et fière, la tendresse exquise d'un cœur resté toujours pur qui s'y réunissent pour former par des accents infiniment variés une langue d'une intarissable richesse et d'une incomparable beauté.

Franciscus — la presse entière, le pays entier l'ont affirmé — a mis Edgard Tinel au premier rang des compositeurs modernes.

Le succès de cette œuvre a été d'autant plus sincère, que la plupart des auditeurs, prévenus par les appréciations très élogieuses qu'en avaient faites certains journaux, ont hautement ratifié ce jugement présomptif en acclamant *Franciscus* comme un chef-d'œuvre.

Nous n'entreprendrons pas de donner une analyse de l'oratorio *Franciscus*. Outre que la chose nécessiterait des développements que le cadre de la présente publication ne permet pas, entrer dans des détails semblent inutile après que la presse entière du pays et de l'étranger a longuement parlé

de l'œuvre avant et après les exécutions qui ont été faites dernièrement à Malines. Le travail le plus complet qui a été consacré au *Franciscus* est dû à l'auteur du livre célèbre, intitulé; *L'œuvre d'art de l'avenir et son maître Richard Wagner*: Th. Schmid. Personne d'ailleurs ne pouvait en parler avec plus d'autorité, le *Franciscus* étant un oratorio dramatisé, wagnérien, dans lequel les procédés du maître de Bayreuth ont été appliqués.

C'est d'ailleurs la première œuvre du genre qui ait été écrite dans cette forme. La tentative était pleine de périls.

Mais avec quel maëstria l'auteur a vaincu la difficulté!

Voici comment Th. Schmid termine son étude: « *Franciscus* est une œuvre faite à la gloire de Dieu, un manteau royal brodé d'or, artistement tissu de centaines de mille sons enchanteurs, pour glorifier St-François. Mais l'œuvre glorifie aussi le maître modeste qui la créa et nous dota d'une œuvre d'art de premier ordre, ce que le maître cherchait et voulait, il l'a atteint et il l'a réalisé d'une manière parfaite. »

E. Tinel est, comme on le sait, directeur de l'école de musique religieuse de Malines, un établissement qui n'a rien de commun avec nos conservatoires, puisqu'on y enseigne exclusivement ce qui a trait à l'art musical ecclésiastique, un art pour ainsi dire ignoré dans notre pays, qui donna pourtant le jour à Orlandus Lassus, le célèbre émule de Palestrina.

Terminons notre esquisse en disant que les travaux de Tinel et les succès qu'il a remportés ont attiré la haute et bienveillante attention de Notre Saint Père le Pape sur sa personne: presque en même temps, il a été créé chevalier de l'ordre de St-Sylvestre et chevalier de l'ordre Léopold. C'était justice.

E. D.

VIENT DE PARAITRE:

CONTES POUR L'AIMÉE

PAR MAURICE SIVILLE

Tirage de bibliophile à 260 exemplaires. — Edition de grand luxe, caractères élévatoires, avec couverture illustrée et 25 compositions par Emile Berchmans.

PRIX : QUINZE FRANCS

Croquis d'Octobre.

La Hesbaye dort sous un amoncellement de ténèbres. C'est à peine si je distingue la route où je chemine: une route grise, tailladée, ravinée, émaillée de flaques d'eau. Sous mon pied, la terre est molle — molle et flasque comme la chair d'un cadavre. De temps en temps, autour de moi, montent d'étranges bruits vite étouffés dans l'obscurité: trottinements de souris, palpitations d'ailes, frissons des choses. Au ciel, un débile clignotement d'étoiles semble une agonie d'astres. Mes yeux inquiets scrutent l'orient, lui adressent une muette prière, quémangent un peu de vie, un peu de soleil, un peu de joie. Insensiblement le ciel bleuit au ras du sol, puis, doucement, se blafarde. Effrayés par cette virginal tache blanche, les ténèbres reculent, découvrent des villages qui s'arrondissent en bosses noires dans l'indécise clarté du matin. Bientôt le jour triomphe, l'horizon se dessine et la grande plaine ondulée étale tout autour de moi sa désolante nudité où bossèlent, çà et là, comme de grosses taupinières, des tas de fumier régulièrement alignés et des monceaux de fanes en train de pourrir. Au bord du chemin, un petit buisson grelotte frileusement. Sa belle toison roussie tombe feuille par feuille et va former un moelleux nimbe d'or à son pied.

L'orient, maintenant, se duvette de nuées légères et soyeuses semblables à des poignées de douce laine blanche qu'on aurait trempée dans un bain d'or. Et une si grande paix tombe de ce coin de ciel que la terre en frissonne de bon-

heur. Mais bientôt les nuées follettes s'endeuillent, se rejoignent, se confondent et finissent par former un lourd nuage cendré qui s'interpose comme une épaisse muraille d'airain entre le soleil et la terre. Dans le lointain, les grands arbres qui, tout à l'heure, tendaient joyeusement vers le ciel leurs branches gemmées de fleurs multicolores, frémissent sous les froides caresses d'un vent aigre et, tristement, abandonnent leurs bijoux à la fange du sol. Une rumeur sourde monte du village voisin, des volutes de fumée blanche s'effiloquent au-dessus des toits et le sifflet d'une batteuse à vapeur, installée dans la cour d'une ferme, pousse un râle douloureux et suraigu qui plane quelques instants comme une effrayante menace au-dessus des choses. — Ça et là sur les routes aux ornières lustrées apparaissent des travailleurs frileusement emmitouffés dans des vêtements terreux: les mains dans les poches, le torse courbé, lentement ils cheminent derrière de grands bœufs aux têtes dodélinantes et dont les naseaux glaireux lancent dans l'air frigidité des jets de vapeur blanchâtre. Des chaînes cliquent, des roues cahotent, des essieux grincent et, de temps en temps, la voix rauque d'un charretier stimule d'un juron bref les bêtes qui somnolent en marchant. Tous ces bruits discordants forment une sorte de mélodie d'une infinie tristesse — la mélodie de la terre anxieuse, soupirant après les chauds baisers du soleil...

Voilà le massif nuage d'airain qui se déchire: par la fente un œil regarde — un œil gigantesque, ensanglanté, effroyable... Un long frisson d'horreur court sur la plaine, obligée de boire les pleurs de sang qui découlent de cet œil cyclopéen. Insensiblement les deux tronçons de nuages se rejoignent comme les battants d'une lourde porte, glissant sans bruit dans l'espace. Dans le demi-jour crépusculaire, les travailleurs entament leur besogne: à droite, à gauche, partout, c'est un éparpillement de silhouettes brunes se mouvant sur la terre brune.

Par dessus l'importun nuage qui s'obtient à voiler le soleil, une leurrose se profile en éventail sur un fond blafard. Petit à petit ses contours se modifient, sa couleur se transforme et le ciel se plaque de deux faisceaux de rayons semblables à de grandes ailes d'or, aux pennes irisées, désespérément ouvertes pour un impossible envollement. Mais le nuage s'entête, renfle son dos et voile de nouveau toute clarté; puis, comme si une soudaine pitié s'était emparée de lui, il se déchire en nuées multiformes qui se rangent complaisamment pour livrer passage au soleil dont les rayons bondissent, joyeux, sur la terre attristée. Ils enveloppent la plaine d'une étreinte moite, dissolvant les brumes qui blanchissent autour des villages, lustrant le poil des bœufs, parsèment d'étincelles les socs des charrues, réchauffant le derme hâlé des travailleurs et se fauflent dans les frondaisons jaunissantes pour caresser chaque feuille, sourire à chaque brin d'herbe et réveiller les insectes endormis dans la toison des mousses.

Sous les tièdes baisers de cette lumière blanche, la terre se pâme comme une amante au contact des lèvres aimées. Une joie douce se répand sur les traits des ouvriers qui se tiennent un peu plus droits derrière les charrues et les herses et sifflotent de temps en temps un petit air guilleret dont les notes résonnent agréablement dans l'air calme. Deux ou trois semeurs arpentent les champs: le torse cambré, l'extrémité du semoir enroulée autour de la main gauche, ils lancent les graines d'un mouvement rythmique de la main droite avec une dignité de prêtre épanchant sa bénédiction sur les fidèles.

Mais voilà que des nuées, difformes et effrayantes, comme des bêtes d'Apocalypse, ascendent le ciel: les unes se traînent péniblement sur d'indescriptibles moignons, les autres rampent comme de visqueux reptiles et laissent derrière elles une sorte de trace gluante; celles-ci sont roulées en boules

comme de gigantesques hérissons, celle-là affectant la forme de mâchoires démesurément ouvertes; et toutes s'avancent de plus en plus vite, semble-t-il, comme si elles étaient talonnées par un intense besoin de manger du soleil. — Elles commencent par dévorer les rayons, s'attaquent ensuite à l'astre qu'elles ont tôt fait d'engloutir, et tandis que leurs ombres glacées traînent sur le sol comme de flottantes draperies noires, les visages des travailleurs s'assombrissent et les arbres, à l'horizon, désespérément frissonnent...

Et la terre passera ainsi par des alternatives de bonheur doux et d'infinie tristesse jusqu'au moment où la nuit, l'implacable nuit, la figera de rechef sous le poids de ses ténèbres froides. Alors, dans un mélancolique cliquetis de ferrailles, derrière leurs bêtes somnolentes, les pacants silencieux regagneront les villages, laissant seul dans la grande plaine nue, au bord du chemin, le petit buisson qui, un peu plus dénudé, un peu plus frileux, continuera de grelotter.

HUBERT KRAINS.

Echo.

M. Auguste Bénard vient de se voir décerner trois distinctions au Grand Concours de Bruxelles, dont une médaille d'or.

Nos félicitations les plus vives à cet éditeur-artiste, qui nous aide dans la tâche souvent ardue — par nous entreprise — de fonder en Belgique un journal au service d'une lutte acharnée pour l'Art jeune.

**

Aux deux peintres qui, vers le 9 décembre, enverront leurs toiles à l'Emulation est venu se joindre notre ami Emile de Barré — le paysagiste qui sait rendre l'enveloppante mélancolie de la Campine.

Pour se réjouir.

Le 1^{er} décembre paraîtra le premier no de notre seconde année: en tête, le portrait de Félicien Rops, et le soulignant, une étude de Jules Destrée; un extrait inédit du *Voyage au Maroc* par Edmond Picard; un sonnet écrit et encadré par Théo Hannon; un article de James Vandrunen; des proses ou vers signés de nos collabos coutumiers; le tout semé de frontispices, culs-de-lampe, fleurons fondus expressément pour *Caprice-Revue*.

**

A paraître, dans notre prochain no, le portrait d'Amédée Lynen, suivi d'une étude par Eugène Demolder.

La voix d'Ikarhnou.

CONTE AMER

Vandacte reçut convenablement son ami, retour du Brésil. Il lui donna la plus belle chambre de sa demeure, le mit à la meilleure place à table et au coin du feu.

Il fut plein d'égards.

Il eut des mots touchants, de douces histoires d'autrefois, puis il le tua, cet ami étant millionnaire.

Comme Vandacte se retournait tenant en main le revolver encore fumant, il aperçut droit et pâle dans l'encadrement de la porte un grand diable d'homme aux traits durs qui lentement, d'une voix sèche lui dit:

« J'ai vu! »

L'assassin tressaillit, puis avec un sang-froid admirable, avec une clairvoyance cynique, une brusque compréhension du cœur humain, avec un geste tranquillement redoutable de son arme:

« Ikarhnou, fit-il, aidez-moi à cacher ça. »

Les deux hommes prirent ça, et l'enfouirent.

Cette façon rapide de rayer un homme de la liste humaine, cet enfouissement coûteux à Vandacte cent mille francs qu'il payait d'un air rechigné. Il est bon de dire qu'il en gagnait vingt fois d'avantage.

Les gens de justice déclarèrent se trouver sur les traces, et attendirent patiemment qu'un nouveau crime vint faire oublier celui-là.

Le crime est une question de latitude et de date. Quand il a le vol pour mobile, il devient le socialisme amplifié, c'est, poussée à l'extrême, la théorie des biens communs.

Vandacte millionnaire fut respecté.

Il connut cette race d'amis, le bataillon sacré des parasites surgissant au soleil des fortunes nouvelles.

Seulement, il resta deux Vandactes.

Le Vandacte riche et le Vandacte massacreur. Le Vandacte doré bien habillé et généreux et noçant puis le Vandacte qui la nuit avait des visions, qui se tordait, en chemise, qui mordait son oreiller, l'halluciné qui songeait aux claques de la maréchaussée.

Un soir, Ikarhnou revint à moitié ivre.

Vandacte songeait tranquille et fort.

L'autre hurla:

— J'ai fini le magot!... fini! J'ai bu des mille et des mille! ah! mais non, ai-je bu! quelles ripailles! et les femmes, mon vieux singe, les femmes!... quelles femmes!

« C'est même pour ça... plus de magot! ni vu, ni connu, l'or c'est comme le vent, alors je me dis: il y a Vandacte, il y a l'exploitation de la bêtise humaine... allons-y!

« J'y suis, or ça, navigue! boucher... des pions! »

Vandacte, calme comme un professeur d'archéologie, prononça:

« Tu n'auras pas un sou!... pas un! »

— « Je parlerai! »

Vandacte l'étendit sur le carreau, le cœur troué.

Il se retourna instinctivement, magnétiquement.

Le vent d'automne geignait dans les hautes cheminées.

Il chargea le mort sur ses épaules, comme il l'eut fait d'un sac, il l'enfouit songeant: Et de deux! Ikarhnou ne parlera plus, ni personne.

Ni personne!!

Il se lava les mains au ruisseau puis très las, il entra s'endormir.

Deux hommes en moins ici-bas, ce n'est rien.

Il en meurt par jour, eh! je ne sais plus! mais beaucoup, beaucoup, cela produit une émotion locale.

Qui s'inquiète ici des Cafres agonisants? Qui pleure les Océaniens ou les Patagons?

Où voyez-vous porter le deuil des Esquimaux gelés ou des Groenlandais tombés d'inanition?

Un tremblement de terre tuera mille hommes, dix mille hommes; tuez-en un pour voir quel poids ça vous fait sur l'âme, comme il y aura des cendres dans ce pain que vous mangerez et du sang dans votre verre, et du sang dans vos nuits et toujours du sang!

Vandacte n'était pas sans littérature: il avait lu Ponson du Terrail et Zaccane, et avait suivi à l'Odéon les drames les plus noirs, il avait vu aux Cours d'Assises les bandits célèbres.

Eh! bien! tout cela est mauvais pour ceux que les bosses phrénologiques, les mystères de l'hystérie ou l'âpre soif de jouir poussent au meurtre.

Il ne faut rien lire, rien voir si vous voulez tuer sans subir le remords conventionnel; le remords de beaucoup est une manifestation de la folie.

Vandacte fut en tout point le criminel calqué de ses lectures.

Son imagination préparée, chauffée, lui montra aux heures de solitude ces deux grands corps tombés, Ikarhnou et l'autre, leurs regards de mourants si profonds, si remplis déjà de l'horrible néant.

Il revit Ikarhnou longtemps et toujours!

Alors il se lança dans l'orgie, pour oublier, ainsi qu'il l'avait lu.

Quand sa maîtresse gavée se penchait sur son épaule pour lui donner, au prix de son or, un baiser de chair, il tressaillait sentant derrière lui une ombre se pencher aussi pour lui parler des disparus.

Quand le vin grisait les paillards, ses parasites, quand son grand salon flam-

baît de lumière dorée, quand les notes vives, joyeuses, volaient du clavecin, quand la valse capiteuse balançait les corps blancs des courtisanes, dans la chute des lustres, dans le papillonnement du gaz, dans le balancement voluptueux des corps de femmes, dans les tentures de la porte il lui semblait voir un spectre dont son œil ne savait garder la vision mais qui était toujours là, obsédant.

Il écoutait en lui une voix mystérieuse, il courbait la tête pour entendre. Ikarhno! Ikarhno!

Cette voix qui n'avait plus rien d'humain, plus rien dont il fut le maître et qui ne se taisait pas!

Les paillard s'en allaient, les lustres mouraient, les courtisanes, la tête lourde, partaient.

Et seul, horriblement seul, avec ses rêves, il restait encore.

L'implacable tranquillité des nuits et des choses le tuait.

Inconsciemment la justice des hommes lui avait forgé un supplice : l'impunité.

Vandacte garda sa tête, et son âme eut soif des consolantes espérances de l'expiation.

A quatre-vingts ans, il avait de beaux cheveux blancs comme ces vieux prêtres à l'air doux, ces vieux prêtres charitables qu'on rencontre dans les bourgs perdus, descendant le seuil de la petite église, le bréviaire sous le bras, de ces vieux prêtres qui sont purs!

MELEK.

Théâtre Royal de la Monnaie.

MILENKA — PHILÉMON ET BAUCIS.

Révez un vieux décor moyen âge, plein de tourelles, de pignons, avec un tas de maisons plantées suivant les règles de la plus jolie fantaisie, placez-y un jeune peintre à longue chevelure, tout de velours habillé, un bohémien, vrai zingari, que véhicule un âne mignon, une bohémienne qui doit forcément être jolie, maniant avec dextérité les cartes mais encore mieux... les jambes! un spadassin seigneurial, une grande dame qui ne fait qu'apparaître, puis et surtout un tas de rapins, de bohémiens, de paysans farauds et plaisants — comme sont les bons zigs de Flandre — de jolies et accortes paysannes, que saisissez encore! Complétez votre esurction par une musique vive, originale, rythmée, nerveuse, colorée mieux que tableau de peinture, et vous aurez Milenka, pantomime-ballet imaginé par Messire Paul Berlier, escholier de médecine en notre ville, et collabo de Caprice-Revue en ses moments perdus, mis en scène par le sieur Saracco maître à danser, et en musique par très haut et très savant — quoique jeune — artiste, Jean Block, de la cité d'Anvers.

Résumé de l'action : Wilhem, maître peintre — ô le joli maître peintre que vous êtes, Mlle Saraco! — dans son atelier où, entouré de ses élèves, il lutte pour discipliner un tas de modèles turbulents autant que séduisants, reçoit la visite de très gent et haute dame, la comtesse Jolande, laquelle désire avoir son portrait; subitement il tombe d'elle amoureux, et, comme il va la « croquer », une incartade de cette espiègle Mlle Zuccoli « un modèle » (ô quelle Diane, dont on voudrait éprouver les traits!) effarouche la comtesse, qui s'esquive d'un endroit fréquenté par si illicite compagnie. Wilhem est désespéré; ses élèves l'entraînent vers la kermesse dont au loin résonnent les fanfares.

Cy est une place publique, évoquée plus haut. Le peuple flamand superbement se tré-

mousse autour d'un pataud ménétrier râclant ses cordes en un coin, et d'un balourd joueur de cornemuse qui se balance sur un tonneau. Arrivent les rapins, puis des escholiers qui chantent un vieil air anversois — très beau de caractère — puis des bohémiens, dont le chef Zabbarri, boniment la foule, interrompu deux fois par son bidet, dont l'avis, bruyamment exprimé — à l'orchestre — amuse fort le public. Danses « suivant l'art. » Milenka, sœur de Zabbarri, s'éprend de Wilhem, qui dans un coin la « croque, » et elle essaye de le séduire. Inutile tentative! le peintre rêve à sa comtesse, et justement, là, elle passe, rentrant en son hostel. Pour le soir, il combine, avec son troupeau de rapins, une sérénade lunatique, ce que surprend Milenka qui i en avertit son frère, qui en avertit « Biesenkraft » (?) le monsieur de Madame, qui prépare ses valets à rosser les sérénadeurs. Ouf! cela arrive, et le chahut ramène la foule, laquelle redanse, dans une apothéose d'illuminations, pour célébrer les fiançailles de Wilhem et de Milenka; car le peintre outré du mépris de sa belle, se donne à la Bohémienne. Là!

Et c'est ça que j'appelle un résumé!

La musique de Jean Blokk, — j'ai dit ses qualités générales — est merveilleusement descriptive du poème; le jeune musicien a donné à chaque groupe, à chaque personnage, une sorte de « lied môtief, » qu'il mène dans son ballet comme Wagner fait dans ses drames. Une grande partie de pantomime occupe les acteurs, et la musique commente « leurs dires. » Et si bien a été exprimée musicalement la scène, que chaque fois le public a souligné d'applaudissements. Tels: le boniment si drôle de Zabbarri, le duo-bouffe entre Zabbarri et Biesenkraft (quel nom, Paul)! M. Saracco a droit à de vils éloges, car cette fois il s'est montré artiste, et a magnifiquement joué le rôle du chef bohémien, sans la moindre tentative de ces exercices acrobatiques en lesquels il se complait habituellement. De plus il a fort pittoresquement composé les danses; très flamand cet italien. Faut-il dire que les vieux abonnés étaient indignés? Ça de l'art! allons donc! pas besoin de venir au théâtre pour ça; ou voit ça à la rue!

Dorénavant, nous prions la direction de leur envoyer un héraut, clamer à la rampe, au moment du ballet :

Braves vieux il est dix heures,
Rentrez pioncer en vos demeures
Nous allons donner Milenka
Et ça vous fait erier : Racaca!

Horreur!

Enfin que d'innombrables cassolettes d'encens soient allumées en l'honneur de Mlle Sarcy qui a dansé de la façon la plus gracieuse, la plus légère, la plus sylphique, la plus émouvante le rôle de Milenka. A noter aussi, combien nos choristes, généralement si niais et si lourds dans leurs affublements théâtraux, sont nature et à l'aise sous les costumes de leurs aïeux, les balourds rustaubs d'ici, autrefois. L'atavisme quoi!

Milenka est un très beau, très grand et très mérité succès.

Le même soir on reprenait Philémon et Baucis, du Gounod le plus confiteux, qui met en scène Jupiter et Vulcain. C'est bête et gnangnan! Et si malgré tout Mlle Landouzy se faisait applaudir par sa jolie voix et son chant si pur et si bien dit, chacun pensait à Orphée aux enfers, à la Belle Hélène, qui sont bien plus amusants, et plus franchement cocasses.

M. Gandubert est un Philémon suffisant, M. Renaud un Jupiter plastiquement irréprochable, mais lourd! Ous'qu'est son tonnerre? M. Isnardon fait un Vulcain imitable; Offenbach l'aurait couronné. Seul il a pris son rôle au sérieux.

Cet opéraculet aura du succès, car il existe

encore un gros de public, qui aime ça. Des goûts... etc.

LOYS DE GIRAL.

Chronique des Théâtres.

AU THÉÂTRE ROYAL.

De nouveaux artistes ont débuté cette semaine. Toute la troupe, ou peu s'en faut, a été présentée au public.

M. Jourdain nous revient avec plus d'acquit; la voix est restée belle, la méthode s'est améliorée; il varie sa diction, trop peut-être: certaines oppositions de nuance sont parfois inexplicables.

Dans les antiques flonflons du *Barbier de Séville* a débuté M. Andra, baryton d'opéra-comique. Comédien sympathique, organe agréable un peu écourté dans l'aigu.

Chez M. Mauguière voix inégale, émission dure et acteur d'une grâce assez vulgaire.

Le *Songe* et le *Barbier* ont montré la facilité de M. Lissoty pour la vocalisation, qualité à ajouter à celles qu'il possède déjà.

Même remarque, mais avec quelque réserve, pour Mme Bellemont.

Somme toute, la troupe de M. Lenoir est très présentable.

Que le répertoire le soit maintenant.

P.

AU GYMNASÉ.

Le public avait « bêtchi » à la *Grande Marnière*; M. Teillet vient de « sêchi » en remontant le *Maître de Forges* de Georges Ohnet — ce cuisinier!

MORISKI.

THÉÂTRE WALLON.

Li *Chagrin da Chanchet* de J. Wilhem et F. Bauwens, n'est pas mal rendu par la troupe du Caveau Liégeois. Signalons les premiers, J. Fauconnier — Nénelle Borai, — très bien en des rôles de vieux; et H. Véders — Linâ Montulet — d'une humour sans pareille. (Pas d'excès toutefois!)

Jugée fut la pièce dans une de nos chroniques antérieures. Facture bonne, disions-nous. Répétons nos critiques contre ces déclamations lyrico-patriotiques avec une note (oh! que triste!) de branbançonienne harmonie. Relevés à nouveau: *ployant disos l'fardai des annaies*; li foi d'vins l'avenir d'un crû douteux.

Arrivons aux *Joueux d'tours*, des mêmes auteurs, pièce aux ou moins neuve malgré la rubrique programmatique: reprise du grand succès.

Deux tableaux se superposent dans l'œuvre: l'un, celui représentant un couple, tenancier d'un cabaret, couple composé de Henri Potai, un avaré, et de Bébette, sa sœur, une vieille coquette qui cherche un mari. D'autre part, une troupe de saltimbanques qui viennent chercher logement dans le cabaret.

Dans cette troupe, deux amoureux, un chef à l'accent flamand, un paillasse auteur d'un certain drame, et enfin un commissionnaire ivrogne, nommé Bôdârt. Ce Bôdârt pousse l'infamie jusqu'à décharger, dans un but de vol, son revolver sur celle qu'il nomme sa fille, mais qui n'est autre qu'un enfant volé, à Henri Potai. (Quelle vétusté d'intrigue!)

A la fin, le coupable est puni, on unit les amoureux, Bébette épouse le chef de la troupe, Colas le paillasse, triomphant d'être nommé propriétaire de la loge foraine de son maître; enfin Henri Potai est au comble de la joie à cause d'un testament que rend valable la rentrée de sa fille au bercail.

Allégresse générale, tous contents d'être heureux.

La pièce nous a plu grandement, parce qu'elle se rapproche du naturalisme et de la peinture des caractères, deux qualités que nous croyons inhérentes à l'art wallon en temps qu'art personnel.

Voiez: Henri Potai, Colas, le paillasse, Van Zik, le flamand, Bôdârt, le vicieux, Bébette, la vieille fille, tous caractères.

Et comme le bât blesse où l'intrigue intervient! Ainsi Bôdârt fait feu, sur sa pseudo-fille, pas de balle, avoue-t-il dans la suite. A quoi bon alors tout ce bruit qui attire?

Et puis cette confession au moment où la police le cerne. Qu'elle est fausse la position de cet homme, restant la tête courbée une grande part du second acte pendant que les autres

parlent de leur bonheur. C'est par contraste dira-t-on; mais non, cet infâme sort presque sans tache de cette entrevue, et, vu son repentir et les faits qu'il explique avoir posés, on serait tout porté à le plaindre. Peut-être est-ce là le dessein des auteurs. En tous cas, bien équivoque est ce caractère, parce qu'il se mêle à une intrigue veillée et sans originalité.

Le dénouement tarde trop. Ces explications sans nombre troublent et nuisent à l'intérêt de l'œuvre.

Le rôle de paillasse, excellent rendu d'ailleurs par A. Véders, est un point. Très comique la scène de la répétition générale. La folie subite de Fifine, nous ne l'approuvons pas. C'est d'un vieux!

M. Winand (Van Zik), possède un bon accent tudesque. Mlle J. Chantraine (Fifine), est un peu froide; il y a de l'étoffe en elle toutefois.

Les bons bourgeois de Liège s'étaient un tantinet dégoûdés pour assister à la fête du Caveau Liégeois. Puisse ce zèle continuer.

SPHINX.

Imprimerie - Lithographie - Papeterie
FABRIQUE DE REGISTRES
Fabrique d'articles pour cotillons
RELIURES

Louis Haas-Dépas
25, Place du Théâtre, LIÈGE

CHAPELLERIE CIVILE ET MILITAIRE

A. WILLEAUME
PLACE VERTE, 5, LIÈGE.
Mise en vente des nouveautés d'hiver
Chapeaux de soie feutre et fantaisie
Vêtements imperméables
Parapluies anglais, Cannes et Plaids

Succursale: rue de la Station, à Hamut.

AU CŒUR D'OR
JEAN SOIRON
LIÈGE
RUE DE LA RÉGENCE, 32
GLACES, CADRES
GROS & DÉTAIL
Anciennement
RUE DE LA CATHÉDRALE
39

RÉOUVERTURE DES MAGASINS
DE
TAPISSERIE & AMEUBLEMENT
DE
DD. CHAPPELLE,
Place des Carmes, 9, LIÈGE.

LA MAISON
HAENEN, TAILLEUR
Place de l'Université, à Liège.
Se recommande pour son bon marché
et la bonne qualité de ses étoffes.

FER POUR LE
REPASSAGE DE LUXE

AMIDON BRILLANT AMÉRICAIN
(Avec mode d'emploi sur chaque paquet).

H. FONDER-BURNET
48, RUE DU PONT-D'ILE, LIÈGE.

V^e ELISE MAGIS
RUE DU PONT-D'ILE, 47bis, LIÈGE.
Porcelaines fines et ordinaires de toutes provenances. — Faïences anglaises, de Delft, Nancy, Rouen, Suisse, italiennes et du pays. — Cristaux. — Verreries. — Grand choix d'objets de fantaisie en Chine, Japon, Saxe, Sèvres, Nancy, Lille et Marseille. — Objets en cuivre et en bronze doré. — Plateaux viennois en laque, en cuir bouilli, en bronze doré et argenté. — Eventails de tous prix. — Albums de photographie. — Cadres et Paravents pour portraits. — Abat-jour. — Mignonnettes et Lambrequins. — Savon, Parfumerie, Eau de Cologne 1^{re} marque. — Objets de ménage. — Déjà des prix de la maison Rosloofs d'Amsterdam. — Objets à peindre en porcelaine, en bois blanc et en terra Cotta de Copenhague.

APÉRITIF & DIGESTIF
ESSENTIELLEMENT
HYGIÉNIQUE

MAISON
DE VENTE

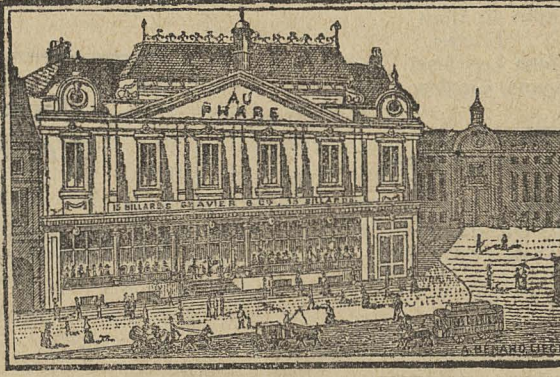
AMER MAUGUIN
16 et 18, rue Léopold
LIÈGE.

PHOTOGRAPHIE ARTISTIQUE
H. ZEYEN
Boulevard de la Sauvenière.

COMPAGNIE
DES
Propriétaires Réunis
pour l'assurance à primes contre l'incendie
Agent principal: A. DEPAS, Liège.
64, rue Hocheporte.

THIRIAR-HERLA
Rue Léopold, 19, LIÈGE.
RÉPARATIONS SOIGNEES
DE PIPES, PORTE-CIGARES et CIGARETTES.
Ambre, Cames, etc.
PRIX MODÉRÉS

AU PHARE — GRAVIER ET C^{ie}



LIÈGE PLACE VERTE.

ANVERS 1885, MÉDAILLE D'OR
DE COLLABORATEUR.
BRUXELLES 1888 { MÉDAILLE D'OR
MÉDAILLE D'ARGENT
DIPLOME

Typographie · Chromolithographie.
Aug. Bénard.
Imprimeur-Éditeur
Rue du Jardin Botanique, 12
Liège.
CATALOGUES & PUBLICATIONS ILLUSTRÉES
TABLEAUX-RECLAMES. — ÉTIQUETTES DE LUXE
IMPRESSIONS COMMERCIALES ET ARTISTIQUES.
OLICHERIE - GALVANOPLASTIE
PHOTOGRAPHIE.
Liège, Imp. Aug. Bénard.

Caprice Revue

journal artistique et littéraire

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

publié, en chacun de ses numéros, un dessin et un portrait d'artiste.

Ont paru :

Camille Lemonnier, Emile Verhaeren, Joséphin Péladan, Villiers de l'Isle Adam, Erasme Raway, A. de Witte, Jules Destrée, Henri Simon, Louis Kéfer, Georges Rodenbach, César Thomson, Oscar Dossin, Ragghianti, Albert Giraud, E. Reyer, Théo Hanon, Sully Prudhomme, Mars, Henry de Groux, etc.

A paraître :

Félicien Rops, Edmond Picard, Catulle Mendès, Caran d'Ache, René Maizeroy, E. Tinel, Wagner, Alfred Stevens, César Franck, Arnold Goffin, Célestin Demblon, Amédée Lynen, James Van Drunen, etc.

Les abonnements partent du 1^{er} décembre 87 pour finir au 31 novembre 88. Les nouveaux abonnés recevront donc tous les n^{os} parus, le n^o 2 excepté.

Quoique le prix du n^o ait été porté à quinze centimes, le prix de l'abonnement reste fixe à six francs pour la Belgique et à 8 francs pour l'étranger.

Pour toutes communications s'adresser à M. Léon Plaide, administrateur de *Caprice Revue*, 16, rue des Vingt-Deux.

Nous publierons en chacun de nos n^{os}, un conte de notre excellent collaborateur Melek.

Les abonnés nouveaux recevront les N^{os} d'ici au 1^{er} décembre, date du renouvellement de l'année-Caprice.



Théâtre Royal de Liège.

Bureaux à 6 1/2 h. Rideau à 7 h.

Jeudi 15 novembre

Première représentation (reprise) de
ROBERT LE DIABLE

Grand-opéra en 5 actes,
paroles de Scribe, musique de Meyerbeer.

Robert,	MM. Dapuy
Bertram,	Labarre.
Raimbaut,	Marcello.
Un héraut,	Drieman.
Alberty,	Deprez.
Le prince,	Leponce.
Alice,	Mlles du Mont.
Isabelle,	Bellemont.
Héléna,	Rosetti.

Dames d'honneur, chevaliers, seigneurs, pages, écuyers, nonnes, paysans, etc.

Au deuxième acte, GRAND PAS NOBLE ;
Au troisième acte, GRANDE SCÈNE DES NONNES,
dansés par Mlle Rosetti et les Dames du ballet.

Vendredi 16 novembre 1888.

Bureaux à 6 1/2 h. Rideau à 7 h.

FAUST

Grand-Opéra en 5 actes et 9 tableaux,
paroles de MM. Carré et Barbier, musique de
Ch. Gounod.

Docteur Faust,	MM. Jourdain.
Valentin,	Génechand.
Méphistophélès,	Lissoty.
Wagner,	Schauw.
Marguerite,	Mlles du Mont.
Siebel,	Frasset.
Dame Marthe,	Mme Legénisiel.

Etudiants, Soldats, Bourgeois, Gardes,
Peuple, etc.

Au deuxième acte : LA KERMESSÉ
dansée par Mlles Casilda, Blanche, Judith, Georgette et les Dames du Ballet.

Au quatrième acte :
LA NUIT DE WALPURGIS
dansé par Mlle Rosetti et les Dames du ballet.

Théâtre du Pavillon de Flore.

Bureaux à 7 heures Rideau à 7 1/2 heures.

Jeudi 15 et Vendredi 16 novembre
(EN GALA)

LA PÉRICHOLE

Opéra-bouffe en 3 actes et 4 tableaux par
MM. Meilhac et Halévy. — Musique de
J. Offenbach.

Distribution :

Piquilo,	MM. Gardon.
Le vice-Roi,	Vienne.
Panatellas,	Ancelin.
Don Pedro,	Degrange.
Le vieux prisonnier,	Raimbault.
Tarapote,	Thys.
Le 1 ^{er} notaire,	Tack.
Le 2 ^e notaire,	Heurotte.
La Périchole,	Mlle J. Perrouze.
Guadélina,	Mmes Bellini.
Berginette,	Classis.
Brambilla,	J. Slusse.
Mastrilla,	Thys.

Péruviens, Péruviennes, courtisans, domestiques, gardes, saltimbanques, etc., etc.

ON COMMENCERA PAR

UN CAPRICE

Comédie en un acte, jouée par MM. Classis,
Sougnez et Mmes Perrin et Clavandier.

Samedi 17 novembre.

LA PÉRICHOLE

On commencera par

LA POULE ET SES POUSSINS

Théâtre du GYMNASE

Direction L. Teillet.

Bureaux à 7 h. Rideau à 7 1/2 h.

Vendredi 16 novembre 1888.

LA GRANDE MARNIÈRE

Drame en huit tableaux de M.
Georges Ohnet.

1 ^{er} Tableau.	— Carvajan et Clairefond.
2 ^{me} "	— Une fête à la Neuville.
3 ^{me} "	— Le laboratoire du Marquis.
4 ^{me} "	— Confrontation. (Décor nouveau de M. Lemaitre.)
5 ^{me} "	— Le Cabinet de Carvajan.
6 ^{me} "	— Acquiescement.
7 ^{me} "	— Dans la Grande Marnière. (Effet de Nuit) décor nouveau de M. Lemaitre.
8 ^{me} "	— Chez Malesseau.

Distribution :

Carvajan, MM. Nerissant. — Pascal Carvajan, Marmignon. — Le marquis de Clairefond, Lacroix. — Robert de Clairefond, Andral. — Malesseau, Mandard. — Le Roussot, E. Vaslin. — Groix-Mesnil, Daurelly. — Cassegrain, Harlin père. — Fleury, Perrin. — Tondeur, David. — Pourtois, Bressol. — Un juge d'instruction, Donnat. — Tourette, Guy. — Ant. de Clairefond, Mmes Vallia-Daurelly. — Mlle de St-Maurice, Kerby. — Rose, Jeanne Haury. — Madame Tourette, Arosa. — Madame de St-André, Haricia. — Alice Dumontier, Slusse.

Samedi 17 novembre.

SOIRÉE DE GALA. DÉFENSE DE FUMER.

NOS INTIMES

Comédie en 4 actes de V. Sardou.

Tholosan,	MM. Nerissant.
Marecat,	Harlin.
Caussade,	Lacroix.
Maurice,	Marmignon.
Vigneux,	Perrin.
Abdalloh,	E. Vaslin.
Laucelot,	Davil.
Larichardièrre,	Bressolles.
Laurent,	Robert.
Le jardinier,	Lucien.
Cécile,	Mmes Daurelly-Valia
Benjamin,	Fournier
Mme Vigneux,	Kerby.
Raphaël,	Haury.
Jenny,	Arosa.